Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 40

Artikel: Montreux en 1912
Autor: Vallotton, Benjamin
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-222800

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MONTREUX EN 1912

12 mai 1912.

A bord de l'*Italie*, la foule débonnaire des dimanches se laisse bercer par les flons-flons d'un orchestre italien. Tous, en un joyeux pêle-mêle, modistes, avocats, tonneliers, magistrats, marchands de chaussures, et leurs femmes et leurs enfants en fanfreluches, se prélassent... Sur les fronts, peu d'idées. A-t-on des idées par un dimanche après-midi de beau temps ? Sur les chapeaux beaucoup de roses... La rive glisse derrière ces floraisons vantardes : et c'est l'azur du ciel, la sécheresse dorée des terres de vigne, la blancheur des maisons neuves de Montreux... Pâmé, le ténor italien redouble ses glousglous sensuels...

Sur la place de la Rouvenaz, il fait chaud, très chaud. Dans les jardins du Kursaal, sous les saules pleureurs, les marronniers fleuris, les tamaris roses, la foule déambule, tachée de lumière ou d'ombre, tandis que d'invisibles orchestres égrènent encore des mélodies flatteuses à l'oreille.

Partout, les hôtels dressent leurs étages, leurs balcons, leurs balustrades dorées, leurs stores abaissés, leurs titres et qualités proclamés en lettres géantes au faîte des toits. Et c'est à qui montera le plus haut pour guigner le lac par dessus l'épaule du voisin. Les noms de ces hôtels ?... Ils sont légion... Aussi tous les mots de toutes les langues ont-ils été mis à réquisition. On passe prestement de l'*Eden* au *Paradis*, du *Palmier* au *Tilleul*, de *Byron* à *Lamartine*, du *Coq* au *Faisan*, d'*Espagne* en *Russie*. Toute la flore !... Toute la faune !... Tous les grands hommes !... Toute la géographie !... On est à bout de souffle. Aussi les derniers nés s'adornent-ils de noms que le volapuck seul reconnaît pour siens... Et partout aussi des massifs de géraniums, des jets d'eau jaillis du bec d'un héron, des allées sablées, des rocailles, des monticules romantiques, des bosquets de Julie, de minuscules cocotiers en pot, des orangers, des palmiers, des grenadiers, que l'on enfermera à double tour dans la serre, la vraie patrie, à la moindre alerte...

A tous les mâts, les drapeaux claquent. Les couleurs fraternisent, le rouge, le bleu, le jaune, le noir, le blanc, quoi encore ?... et les lions et les aigles au bec crochu, aux serres acérées, qui symbolisent les nations chrétiennes. On y voit aussi, sur ces drapeaux, des croix, des croissants, des étoiles. Bref ! toute l'Amérique, toute l'Asie, toute l'Europe. C'est une réconciliation universelle. Ces drapeaux mêlent leurs plis, se caressent, se confondent, se tiennent embrassés. On rêve d'âge d'or, de ce monde futur où il n'y aura plus ni noirs, ni blancs, ni jaunes, ni cuivrés, mais seulement des hommes libres adonnés aux travaux de la paix.

Que médite ce diplomate, cet officier en civil mollement étendu sur ce rocking-chair ?... Et ce bon monsieur à barbe de fleuve, que lit-il dans son journal ?... Voici : «... les Arabes avouent mille morts... » ; et plus loin : « ...la pauvre Finlande... Pour cette année on se contentera d'augmenter l'armée de cinquante mille hommes... » Qu'importe ! La vérité est ici. Elle flotte au sommet des mâts. Par la volonté des hôteliers, une trêve est signée. Les langues rocailleuses tolèrent les langues félines. Les teints de lait ne s'offusquent point des teints cirés... Dans cette volière internationale, tous les oiseaux sont admis, les paons, les colibris, les cacatoès, les geais piailleurs, d'autres encore qu'il vaut mieux ne pas nommer... Tout à l'heure, au coup du gong, la foule bariolée passera entre les lauriers taillés, entre les laquais inclinés, et elle communiera autour de mets divinement apprêtés.

Benjamin Vallotton.

L'IMPOT

Le *Conteur* a publié un article sur le fisc. Nous donnons des vers écrits sur le même sujet, qui parurent dans l'*Estafette* du 7 février 1863 et signés d'un nom bien connu.

Sur l'air Babet : Allons, un peu de complaisance.

Combien de fois d'un jour on entend dire :
Vive la Suisse et notre liberté.
O mon pays que j'aime et que j'admire
A toi mon cœur et mon activité !
Mais si le fisc réclame sa finance
Tous ces serments se dissipent bientôt.
Allons, Vaudois, un peu de complaisance !
Sans murmurer, payez donc votre impôt !

Notre patrie aime bien qu'on la loue,
Mais nos vivat ne lui suffisent pas :
A cette mère il faut qu'on se dévoue.
Offrons lui donc nos écus et nos bras,
Ne dites pas que la loi vous offense,
A son début protégez-la plutôt.
Allons, Vaudois, un peu de complaisance !
Sans murmurer, payez donc votre impôt !

Dans ce moment montrons notre civisme,
Accomplissons nos devoirs de bon cœur
Et répondons avec patriotisme
Au doux appel fait par le receveur.
Voilà, je crois, la loi par excellence.
Pour s'y soumettre, il n'est jamais trop tôt.
Allons, Vaudois, un peu de complaisance !
Ne tardez pas à payer votre impôt !

Pour subvenir aux frais de la patrie
J'aimerais voir tous ses humbles enfants
Verser leur or dans une urne chérie,
Sans receveur ou tant d'agents.
Ce temps viendra, gardons-en l'espérance.
Mais aujourd'hui, c'est la loi qui prévaut :
Allons, Vaudois, un peu de complaisance !
Sans murmurer, payez donc votre impôt !

L. Monnet.

QUIPROQUO

J'AI un ami que j'appelle « le grand Frédéric » pour le distinguer de Frédéric le Grand, car au physique ils se ressemblent étrangement. En outre, cet ami a des qualités militaires évidentes. Le rang fort honorable qu'il occupe dans l'armée fédérale en est la preuve incontestable. En plus, au civil, il exerce une profession qui fait de lui et de ses sous-ordres les anges gardiens de toute une agglomération urbaine. Or, l'an dernier, il est allé villégiaturer dans un de ces jolis villages dont les maisons blanches adossées en plein soleil aux pentes douces du Jura rappellent les dents nacrées d'une bouche rieuse qui vous souhaite la bienvenue.

Une fois redescendu dans la plaine, le « grand Frédéric », lequel est aussi un ami dévoué du *Conteur Vaudois*, me narra comme suit la vie de là-haut :

« Sociable autant par nécessité que par nature, j'ai cherché d'emblée à me mettre au diapason des habitants du village. Dans mes promenades, je les saluais fort gentiment. Lorsqu'ils étaient au travail dans leurs prés, je ne dédaignais point de m'arrêter auprès d'eux dans le but de faire quelques commentaires sur la qualité du regain, sur les perspectives météorologiques ou autres choses semblables. Devant un rucher en ébullition, je jouais au connaisseur. A l'occasion, je mettais le nez aux portes des écuries, des porcheries, et, dans les bouffées d'un parfum fort différent de celui que l'on respire l'après-midi à la rue de Bourg, j'échangeais quelques propos sur la belle prestance du bétail et les possibilités de son rendement. Il m'est même arrivé de donner un conseil à une bonne femme qui s'échauffait en courant après une volée de poules à l'humeur particulièrement vagabonde. Voyant enfin, après nombre de contre-marches, de chassés-croisés, de sauts de droite et de gauche, la ménagère et sa volaille heureusement rassemblées dans le poulailler, je ne pus m'empêcher d'exprimer la crainte que les poules, après une course échevelée en un jour de température tropicale, ne pondissent des œufs « cuits durs ». Afin de parer à une telle calamité, je conseillai à Mme Louisa — c'est le nom de la ménagère — de mettre promptement des compresses froides sur le derrière de ses poules. Elle me regarda d'un air si ingénûment interrogatif que je crus devoir préciser en l'avisant que les compresses devaient par prudence être renouvelées toutes les dix minutes pendant une demi-heure au moins. A-t-elle suivi mon conseil ou m'a-t-elle pris pour un de ces fous qui courent les routes, je ne sais, car, pour cacher ma gaîté, j'eus hâte de continuer mon chemin.

« Chaque soir, après le coucher du soleil, j'avais l'habitude de faire le tour du village et d'échanger des propos avec ceux qui, assis sur le banc devant leur maison, jouissaient de la moiteur du crépuscule en attendant d'humer un peu plus tard l'air frais descendant de l'Aiguille d'Auvent. Les uns m'invitaient parfois à prendre place à côté d'eux et nous causions à qui mieux mieux. Un certain soir, vers les dix heures, alors que je m'étais oublié chez la famille Duperrex, les enfants se mirent à dire : « P'sst, p'sst, voilà M. Geyser. » En effet, je vis, à quelque cent pas de là, s'avancer sous la lumière du réverbère un homme de taille moyenne, la moustache à la Victor-Emmanuel, la démarche alerte et scandée par des coups de canne secs et énergiques. On me dit que c'était le notaire qui habitait un peu en dehors du village. Nous le saluâmes en chœur d'un « Bonsoir, Monsieur » onctueux, et ce fut tout.

« Le hasard voulut que, quelques jours après, je le rencontrai dans une de mes balades matinales. A la lumière du soleil, encore plus qu'à la lueur d'un réverbère, il avait l'air parfaitement respectable. Cela m'engagea à lui tirer un profond coup de chapeau et, jugeant utile de me mettre dans ses papiers, je lui dit à la fois très haut et très respectueux : « Bonjour, Monsieur Geyser, » ainsi que je l'eûs fait si je l'avais connu depuis longtemps. L'effet ne fut pas celui que j'attendais. Au lieu de me répondre, le notaire se retourna brusquement, comme s'il avait été mordu par une vipère, et me toisa d'un regard courroucé que je n'oublierai jamais. Il avait l'air d'être furieux autant qu'on peut l'être quand on se sent injurié et ce n'est qu'en voyant ma figure déconcertée qu'il reprit son chemin sans mot dire.

« Le soir de ce jour-là, je me rendis directement auprès de la famille Duperrex afin d'avoir la clef de l'énigme. Lorsque j'eus raconté mon aventure du matin, la famille tout entière partit d'un formidable éclat de rire qui alla réveiller les échos de la montagne. Ce rire était si naturel, si profond, si contagieux, que je m'associai de bon cœur aux rieurs. Cela dura tellement longtemps que je vis le moment où le village ameuté viendrait joindre ses accents aux nôtres. M. Duperrez père, le premier, recouvra en fin de compte, son équilibre et me mit au courant de la gaffe que, fort inconsciemment, j'avais commise le matin même. A ce sujet, il me confia en substance ceci :

« — Geyser n'est que le sobriquet du notaire. Dans la contrée, nous l'avons baptisé de ce nom en souvenir des sources d'eau chaude qui jaillissent subitement dans les terres volcaniques. D'un tempérament bilieux, le notaire saute en l'air pour la moindre contrariété ou peccadille. Ses accès de bile sont si subits et d'un caractère si extraordinairement impétueux, qu'ils en deviennent parfaitement comparables aux aspersions inattendues des geysers intermittents du Yellowstone Park.

« Il n'en fallut pas davantage pour me permettre de saisir tout l'à propos du rapprochement entre le notaire et un geyser en explosion. Pendant le reste de mon séjour à X... je fis en sorte de ne plus me trouver sur le chemin de celui qui restera pour moi M. Geyser et, depuis, je revois toujours le regard foudroyant qu'il me lança ce certain matin, car cette œillade peu aimable eut sur moi l'effet d'une douche d'eau froide. Sans ma mine déconfite, le jet se serait à coup sûr transformé promptement en quelque